

« Occident », une plongée dans les obsessions de Simon Liberati

Le dernier roman de l'écrivain réunit l'art, la foi, la drogue, la rédemption par l'amour... Un livre étincelant et foutraque, infiniment baroque.

Par Solenn de Royer

Occident, de Simon Liberati, Grasset, 496 p., 22 €



Simon Liberati, en novembre. JEAN-FRANÇOIS PAGA / OPALE VIA LEEMAGE

Entre la fatalité et la grâce, une ligne de crête. Peintre figuratif fuyant la modernité, le narrateur d'*Occident*, dixième livre de Simon Liberati, y chemine en équilibriste désabusé. Alain Leroy, près de la cinquantaine, partage sa vie entre une retraite à la campagne, où il travaille, et les beaux quartiers de Paris, où il court les mondanités. Chaque mardi, il tient salon dans la suite d'un hôtel de Saint-Germain-des-Prés, où se presse une petite troupe chic et « arty » vaguement décadente. La cocaïne, le caviar et la vodka irriguent ces nuits blanches, à la fois délicieuses et vaines, mais qui donnent l'illusion à tous d'échapper à la « *vie bourgeoise* ».

Jeu pervers

Cette routine est bousculée par la belle et vénéneuse Poppée. Intermédiaire sur le marché de l'art, cette femme mariée fait monter la cote du peintre auprès des collectionneurs, tout en prenant un « *empire sournois* » sur sa vie, jusqu'à l'asphyxie. Par intérêt ou par lâcheté, parce qu'il pressent que cette femme manipulatrice pourrait lui « *nuire irrémédiablement* », Alain s'installe dans un jeu pervers, une « *partie de dupes* ».

Pour y échapper, il s'enfuit en Andalousie, en quête de ce qu'il croit être sa part de vérité, une jeune fille croisée jadis, qui n'a cessé d'inspirer son œuvre depuis. Enfant martyr, otage d'un père démoniaque, Emina est devenue une adolescente surdouée à la santé mentale défaillante, à la fois ogresse et fée, dotée d'une « *gaieté profonde, une forme d'élégance, qui la rend[ait] adorable* ».

On retrouve dans cet ange perdu et tyrannique la Marina du premier roman de Liberati (*Anthologie des apparitions*, Flammarion, 2004), Lolita offerte par son frère à la concupiscence de night-clubbeurs riches et désaxés. Préfiguration, premier double de la réalisatrice Eva Ionesco, désormais épouse et muse de Liberati, ex-enfant objet forcée de poser devant l'objectif de sa mère pour des clichés pornographiques dans les années 1970.

Processus de conversion

Après l'amour toxique de Poppée, celui d'Amina ouvre au narrateur d'*Occident* un chemin de rédemption. Comme Eva est devenue plus tard la « *raison de vivre* » de l'auteur. « *J'ai su très vite qu'Eva allait me rendre heureux, c'est-à-dire m'affoler, bouleverser ma vie si complètement qu'il faudrait tout refaire autrement et dans le désarroi, seul symptôme incontestable de la vérité* », écrivait Liberati dans [Eva](#), bouleversant portrait qu'il lui a consacré en 2015 chez Stock.

Pour Alain, aimer la jeune Emina, dans ses fragilités et ses outrances, relève du même processus de conversion, « *justifié [son] besoin d'être au monde* ». Un cheminement indissociable de l'inspiration et de la création, puisque l'amour comme « *révélation* », pour Liberati, se confond avec l'art. « *L'innocence s'est si bien dévaluée dans le monde moderne que la simplicité de cette idée, peindre la femme que j'aimais, avait mis près de quarante ans à se réaliser* », écrit-il.

Anges déchus

A la fois étincelant et foutraque, profond et trash, parfois jusqu'au malaise, ce roman à clé d'une singulière beauté se visite comme un cabinet de curiosités où sont épinglées les obsessions de l'écrivain : l'art, « *seul rempart au désordre* » et « *issue sur l'autre monde* » ; l'inspiration et la foi, les muses ; la création comme « *nécessité intérieure* » ; la drogue et le « *désir de pureté* » ; la décadence et la rédemption ; les anges déchus et égarés. Fétichiste, Simon Liberati convoque même des fantômes du passé : Patrice Strogonoff, le photographe de [Nada Exist](#) (Flammarion, 2007), ou la maîtresse de celui-ci, Lukardis, qui porte le même nom que celle d'Alain dans *Occident*.

Mais le portraitiste, qui brouille les époques et les styles, croque aussi de nouvelles esquisses, acides et délicieuses : cet ami qui « *n'avait aucune conversation mais une présence agréable* », ce mari « *toujours soigneusement lugubre* » ou cette amante qui a « *bon cœur mais la sécheresse de l'aristocratie et un égoïsme souverain qui la pousse à rire d'à peu près tout* ».

En toile de fond – posée davantage comme posture que comme propos véritable –, le passé d'extrême droite du narrateur et la déliquescence de l'Occident chrétien. « *Mes héros seront des morts-vivants amoureux perdus dans un empyrée éteint qui est l'Occident. Mais la mort n'est pas une fin, tu le sais comme moi* », écrit encore Liberati.

EXTRAIT

« *Le ciel immense était déchiré par des nuées qui semblaient beaucoup plus étendues que les Pyrénées, des montagnes escarpées, des vallons blancs et gris qui s'étendaient par-dessus l'horizon, bien au-delà de l'Espagne. La présence de Dieu me parut soudain d'une évidence merveilleuse. La soirée passée, ces gamineries qui s'ajoutaient à tant d'autres, ces années brûlées à refuser de vieillir, où même les heures consacrées à travailler ne valaient plus rien. Mes ambitions ne me poussaient pas à devenir une sorte de chef d'entreprise, pas plus que la paternité ne m'avait transformé en père de famille. J'étais libre de suivre l'élan de mon cœur et cet élan me dirigeait vers le Sud, où je savais trouver une âme sœur.* » Page 191